

A Édimbourg, la conversation des élèves roule pour ainsi dire exclusivement sur les malades de la clinique, sur la nature de leurs affections et sur les effets du traitement auquel on les soumet; de là des sujets toujours nouveaux de discussions utiles, qui ramènent sans cesse les esprits à l'observation de la nature. Telle était l'école d'Édimbourg en 1819; ce qu'elle est aujourd'hui, je ne puis le dire; mais si, contre mon attente, elle a dégénéré, il faut attribuer cette décadence à l'abandon de l'ancien système d'enseignement, et non pas à l'incurie des professeurs; ils consacrent en effet à l'avancement de la science médicale une ardeur infatigable, et obtiennent ainsi des résultats remarquables que ne désavouerait certes pas l'époque qui les a précédés.

Mais lorsqu'on dirige successivement l'attention des élèves sur un si grand nombre de sujets intéressants, on ne peut vraiment espérer qu'ils réserveront toujours la première place aux études pratiques. Tout porte à croire, au contraire, qu'ils gaspilleront sans profit l'énergie de leur esprit dans les expériences attrayantes de la chimie, dans les théories de l'électricité, du magnétisme ou de la lumière polarisée, laissant ainsi de côté l'étude, moins séduisante, mais bien autrement nécessaire, des maladies et de leur traitement. Les progrès qu'ont faits dans ces dernières années les sciences dites accessoires rendent en réalité fort improbable l'avancement de la pratique; il est même douteux que l'élève atteigne dorénavant le véritable but de ses travaux, puisqu'il en est incessamment détourné par une foule d'études moins importantes qu'on lui signale comme indispensables. Je reviendrai sur ce point dans ma prochaine leçon; mais je suis heureux, en terminant celle-ci, d'ajouter que mes vues sur l'éducation médicale ont été répandues au loin par l'habile éditeur du *Medical Gazette*, qui a bien voulu consacrer à leur défense plusieurs articles importants; je ne doute point, pour ma part, qu'ils n'aient eu l'influence la plus favorable sur les principes qui président à l'enseignement clinique dans ma ville natale.

DEUXIÈME LEÇON.

ÉDUCATION PRÉLIMINAIRE. — NOMENCLATURE MODERNE. — THÉORIES DE LIEBIG.

Avantages de la méthode clinique suivie en Allemagne. — Éducation préliminaire. — Étude de la botanique. — Nomenclature botanique. — Étude de la chimie. — Inconvénients des changements dans la nomenclature pharmaceutique. — Obstacles que les travaux des chimistes ont apportés aux progrès de la physiologie et de la pathologie. — Réfutation des théories de Liebig sur les miasmes et la contagion. — Réfutation de la théorie du même auteur sur la chaleur animale. — Responsabilité considérable des professeurs de clinique en Angleterre et en Irlande. — La profession médicale.

MESSIEURS,

J'ai assez longuement exposé devant vous les avantages de la méthode clinique allemande pour n'avoir plus besoin d'y revenir, et je me borne à vous rappeler ici que nous avons pu depuis nombre d'années en apprécier les heureux résultats dans cet hôpital même, où je l'ai introduite en 1821. Mais, ne l'oubliez point, ces résultats sont entièrement subordonnés au travail de l'élève. Il n'est pas de système capable de faire progresser un paresseux; tout dépend ici du zèle personnel, et le professeur ne peut faire autre chose que faciliter les moyens d'instruction, et donner lui-même l'exemple de l'assiduité. Je vous recommande sérieusement, à vous tous qui vous proposez d'observer les malades, de prendre la résolution formelle de persévérer dans cette étude pendant tout le cours de la session. Rien n'est plus pénible que de voir des jeunes gens commencer ces travaux avec ardeur, puis devenir peu à peu moins zélés, jusqu'à ce que leur visite à l'hôpital ne soit plus pour eux qu'un devoir importun, qu'ils rem-

plissent imparfaitement et qu'ils finissent bientôt par négliger tout à fait. L'habitude d'un travail quotidien est pour l'élève l'une des conditions de succès les plus importantes. Ce qu'il faut, en effet, pour acquérir les connaissances nécessaires à l'accomplissement de nos devoirs professionnels, ce n'est point une application extrême, ou un travail exceptionnel avec ses élans soudains et passagers ; ce qu'il faut, c'est une attention journalière et de tous les instants, c'est une étude rigoureuse et intelligente des malades, continuée sans relâche pendant des années entières.

Les élèves, je le crains, sont complètement induits en erreur au sujet de la méthode qui peut les rendre bons praticiens. L'époque actuelle exige dans son ambition une instruction générale, et il semble vraiment que les professeurs doivent être honteux, s'ils ne possèdent pas la science universelle. Il n'est personne qui n'ait la prétention d'étudier toutes choses ; mais il n'est personne en revanche qui connaisse tout également bien. Nous vivons au milieu d'étourdissantes déclamations en faveur de l'éducation généralisée ; partout autour de nous, nous pouvons voir les rivalités sans fin de ceux qui vendent la science à bon marché sous forme de journaux, de leçons ou d'encyclopédies dont le nombre ne saurait être évalué ; mais malheureusement notre siècle ne comporte ni l'instruction lente et modeste, ni les études rigoureuses et précises, sans lesquelles on ne saurait prétendre à devenir bon médecin ou habile chirurgien.

Quel doit être l'embarras du jeune élève qui arrive à Londres ou à Dublin pour s'instruire dans la pratique ? Il voit dérouler devant lui une si longue liste de connaissances dites indispensables, il est si puissamment exhorté à faire de chacune d'elles l'objet spécial de ses études, qu'il ne sait bientôt plus par où commencer. Les mérites, les avantages, la nécessité même de toutes ces sciences aussi variées que nombreuses, sont pour les professeurs respectifs l'objet d'un éloquent plaidoyer, et le malheureux élève qui a assisté à toutes ces leçons préliminaires (pénitence bien dure que ne manquent jamais de s'imposer les commençants) rentre chez lui le soir, aussi embarrassé qu'auparavant, mais de plus profondément découragé. Et certes on pourrait l'être à moins : il lui est démontré maintenant qu'il doit avant tout devenir un excellent botaniste, un chimiste également remarquable au point de vue théorique et au point de vue expérimental, et de plus un anatomiste consommé ; il lui est prouvé qu'il fera bien d'acquérir des connaissances approfondies en zoologie et en anatomie comparée, d'étudier avec soin l'art de décou-

vrir les poisons, et de se familiariser avec les dispositions légales qui touchent à la jurisprudence médicale. La physiologie, la matière médicale, la thérapeutique, la nosologie, l'anatomie pathologique, la chirurgie, la médecine, l'obstétrique, tout l'appelle à la fois. Quelques professeurs insistent même sur la nécessité de devenir passé maître en quelques langues, le grec, le latin, le français, l'allemand, par exemple ; d'autres enseignent en même temps qu'il est impossible de suivre les progrès de la science médicale, si l'on n'étudie pas les sciences naturelles aussi bien que la médecine ; quelques-uns enfin conseillent l'étude de la minéralogie et de la géologie, comme si elles pouvaient faire connaître les indications thérapeutiques, et les lois qui gouvernent l'évolution des phénomènes morbides. Cela me rappelle une remarque faite par M. Hayden, dans une de ses leçons : « Pour ne pas rester en arrière dans cette course vagabonde et rapide à laquelle se livre aujourd'hui l'intelligence humaine, il nous faudrait un railway littéraire ; les mathématiques, la philosophie naturelle, l'art du dessin, et surtout la logique, sont également indispensables. » Le docteur Elliotson voudrait sans doute ajouter à cette liste la métaphysique, le magnétisme animal et la phrénologie, sciences qu'il a cultivées lui-même et enseignées non sans succès ! Le docteur Latham a eu assez de courage pour déclarer nettement son opinion, et il a démontré, avec toute la force que donne la vérité, l'injustice et la folie de toutes ces prétentions, qui n'ont d'autres résultats que d'imposer à l'esprit de l'élève des charges beaucoup trop lourdes ; il a insisté sur les fâcheuses conséquences qu'entraîne un tel système d'enseignement.

Notre profession, plus que toute autre, exige une éducation première saine et solide ; il faut, avant tout, veiller avec une scrupuleuse sollicitude au développement des facultés intellectuelles, et s'attacher surtout à mettre en jeu l'observation, le jugement et la mémoire. Celle-ci doit être cultivée dès l'âge le plus tendre. Qu'on apprenne à l'enfant les principaux noms anatomiques appartenant aux systèmes musculaire, nerveux et vasculaire : il ne tardera pas à les posséder définitivement, et plus tard il lui suffira d'étudier les propriétés des objets que ces noms représentent. Si, en outre, on enseignait aux enfants les termes scientifiques de la matière médicale, les mots techniques et les classifications de la botanique et de la chimie, on leur épargnerait beaucoup de peine pour l'avenir, et la mémoire, qui est alors à son plus haut degré d'activité, serait certes mieux utilisée ainsi, que lorsqu'on lui fait retenir les règles et les termes de la

syntaxe, de la prosodie, de la mythologie et de la géographie ancienne.

Je ne pense pas qu'on doive commencer l'étude de la médecine ou de la chirurgie avant l'âge de dix-neuf ans. Avant cette époque, en effet, l'esprit n'est pas suffisamment apte à l'observation pratique, il n'est point assez familiarisé avec ces notions, fruits d'une expérience journalière, qui nous permettent d'apprécier l'influence des agents physiques et moraux sur le corps humain, d'en estimer la valeur relative, et de rectifier les renseignements souvent incomplets ou erronés de nos malades. Le médecin doit connaître le monde, et c'est faire perdre à des enfants un temps bien précieux que de leur enseigner ce qui ne peut être appris que par des hommes. Ceux qui fréquentent trop tôt les hôpitaux sont grandement exposés à contracter de mauvaises habitudes d'observation : tout l'intérêt qu'offre la maladie pour un esprit déjà mûr est perdu pour eux, et tout l'attrait de la nouveauté a disparu bien longtemps avant qu'ils aient acquis ce tact et cette expérience qui permettent à l'adulte de saisir la signification des symptômes, les progrès et les phases des phénomènes morbides, les effets des agents thérapeutiques.

Que les parents, les professeurs, les surveillants, tous ceux enfin à qui est confiée l'éducation de la jeunesse, prennent soin de préparer pour ainsi dire l'esprit des enfants qui sont destinés à la médecine ; qu'ils ne se bornent pas, pour le développer, aux moyens ordinaires d'éducation, mais qu'ils l'exercent sur toutes les portions de l'anatomie, de la matière médicale, de la botanique et de la chimie, qui sont compatibles avec le jeune âge. Il faut aussi prendre soin de faire connaître à ces enfants les qualités physiques des substances médicinales. Grâce à ces notions préliminaires, lorsque l'enfant devenu jeune homme se trouvera aux prises avec les difficultés pratiques de l'art, il surmontera avec facilité bien des obstacles, et pourra se relâcher un peu dans l'étude des sciences accessoires. Pourtant il ne doit pas les abandonner complètement ; quelques-unes d'entre elles doivent même devenir pour lui l'objet d'un travail sérieux. Qu'il consacre une session aux leçons de chimie, une autre à celles de botanique, une troisième à celles de physiologie, et ainsi de suite ; mais qu'il ne perde jamais de vue son seul et véritable but, l'acquisition des connaissances pratiques. Il devra donc consacrer la plus grande partie de son temps et de ses efforts à la clinique et à la dissection dans un hôpital, à l'étude de la matière médicale et de la pharmacie chez un pharmacien, et enfin à l'anatomie pratique.

Cinq ou six années d'assiduité dans un hôpital suffisent à peine pour nous permettre d'aborder avec confiance et succès la pratique de notre

art. Songez bien, messieurs, que lorsque vous êtes appelés pour traiter une maladie, vous devez approcher du lit du malade en médecin ou en chirurgien, et non pas en chimiste, en botaniste ou en anatomiste. Tel étant le caractère que vous devez revêtir, il est naturel que vous vous efforciez avant toutes choses d'acquérir les connaissances qui seules vous permettront d'accomplir honorablement ces devoirs.

Quelques-uns de vous, messieurs, pensent peut-être qu'un professeur a tort de limiter vos efforts et de circonscrire vos travaux. Mais permettez-moi de me faire bien comprendre. Ce dont je veux vous convaincre, c'est que vous devez vous attacher à ce qui est réellement utile, c'est que vous devez avoir principalement en vue ce qui est vraiment important. Et c'est précisément pour cela que je crois de mon devoir de vous mettre en garde contre les exhortations insensées de ceux qui voudraient vous détourner des études pratiques, en faveur de leurs sciences favorites. Ces sciences, j'en conviens, sont intimement unies à la médecine, elles lui rendent chaque jour des services signalés ; mais trop souvent les élèves s'y jettent avec une ardeur telle, qu'elle a pour résultat indirect, mais certain, de diminuer leur goût et leur zèle pour les sujets plus importants. Choisissons parmi ces sciences accessoires les deux plus répandues, celles dont les rapports avec les études médicales paraissent le plus intimes, à savoir, la botanique et la chimie. Toutes deux ont en elles-mêmes une extrême valeur, et il est sans contredit désirable de ne pas y être totalement étranger ; et pourtant en ce qui touche l'élève en médecine, l'utilité de ces sciences a été singulièrement exagérée. Oui, certes, la botanique est à la fois intéressante et utile, mais vous pouvez, j'en suis sûr, être d'excellents praticiens sans connaître les classes de Linné ou les familles de Jussieu. Si vous aviez le malheur de pratiquer dans une localité isolée, en dehors de toute communication commerciale ; si vous étiez soudainement privés de ces nombreux dépôts que les entreprises maritimes mettent à la disposition de la médecine ; si vous étiez obligés, comme les herboristes des temps anciens, de parcourir les champs et les bois pour recueillir vos médicaments, vous seriez plus d'une fois en défaut, et vous commettriez de grossières erreurs, à moins de connaître à fond la botanique pratique. Mais, messieurs, ce travail n'est point nôtre, heureusement pour nous et pour tous les praticiens de l'Europe. Pour un faible capital vous voyez arriver à votre porte les produits végétaux des deux mondes, et tout droguiste honnête vous donnera, après les avoir soigneusement choisis et convenablement préparés, tous les

médicaments tirés des plantes, et cela pour une somme insignifiante.

Ceux qui s'enorgueillissent le plus de leurs connaissances en botanique, ceux qui sont le plus convaincus de l'importance de cette science, savent fort bien que pour le médecin, et au point de vue pratique, elle n'a qu'une valeur très-contestable. Choisissez au hasard l'un des meilleurs botanistes de l'Angleterre et de l'Irlande, et voyez combien en réalité il sait peu de chose sur la foule de plantes dont les produits sont en médecine d'un usage quotidien. Transportez tout à coup ce même homme dans les Indes orientales ou occidentales, en Afrique ou dans l'Amérique du Sud, et demandez-lui de vous montrer le laurier camphrier, le cannellier, le cajepout, le croton tiglium ou le gâïac; je doute fort qu'il soit capable de reconnaître le bois de Campêche ou même l'ipécacuanha, croissant dans leurs conditions naturelles. En outre, il est un certain nombre de plantes sur la description desquelles il serait difficile de trouver deux botanistes d'accord, et pourtant ces plantes fournissent des produits auxquels la médecine a constamment recours. Il n'est pas de substance d'un usage aussi commun que la gomme arabique, et pourtant, malgré tout ce qui a été écrit sur ce sujet, on n'en connaît pas encore l'origine exacte. Il n'est point nécessaire, je pense, que vous sachiez si la gomme qui entre dans la composition d'une potion pectorale provient de l'*Acacia vera* ou de l'*Acacia arabica*. Les végétaux qui fournissent le cardamome ne sont pas mieux déterminés; il en est de même de bien d'autres substances. A combien de discussions le genre *Cinchona* n'a-t-il pas donné lieu? Et quel a été le résultat de tous ces travaux? Écoutez ce que dit mon savant ami, Andrew Duncan, dans le supplément de la Pharmacopée: « Bien que toutes les Facultés anglaises soient d'accord sur les espèces botaniques du *Cinchona*, d'où proviennent les échantillons commerciaux des quinquinas, il n'est pas suffisamment prouvé qu'elles soient dans le vrai; il est au contraire presque certain qu'elles se trompent pour quelques-uns d'entre eux. » N'a-t-on pas employé pendant bien des années le columbo et d'autres produits semblables, sans que les botanistes fussent en aucun façon renseignés sur leur véritable histoire? En 1829, le docteur Hancock a publié un mémoire sur l'arbre qui produit l'écorce d'angusture. Après la description qu'en avaient donnée Bonpland et Humboldt, cet arbre avait été regardé comme un *Bonplandia*; mais il paraît qu'ils se sont trompés, et on le rapporte aujourd'hui à un autre genre nommé *Galipea*. Hancock a également prouvé que le *Smilax syphilitica* de Willdenow n'est pas la vraie salsepareille, et qu'elle provient

d'autres plantes. Et remarquez à quelle conclusion il arrive, lui qui a passé plusieurs années dans l'Amérique méridionale: le seul critérium, dit-il, qui permette de reconnaître la bonne salsepareille, c'est le goût qu'elle donne par la mastication. Du reste, pour nous édifier complètement sur l'incertitude qui règne encore aujourd'hui touchant la détermination des espèces médicales, il me suffit de vous renvoyer aux admirables articles de M. Pereira dans le *Medical Gazette*, et à ceux que le docteur Sigmond a publiés dans la *Lancette* (1).

(1) Le numéro de juin 1842 de la *Revue trimestrielle* (*Quarterly Review*) contient quelques remarques fort judicieuses sur les noms ridicules donnés à certaines fleurs, et sur les inconvénients de ces constantes innovations. L'auteur s'exprime ainsi: « Avant d'avoir affaire aux fleuristes et aux botanistes, nous devrions savoir chaque mot de leur nomenclature respective. Mais si l'extrême vulgarité de l'une persiste, si le pédantisme outré de l'autre s'exagère, il est certain que la grande majorité cessera de suivre leurs travaux, ne fût-ce que pour éviter une étude aussi fastidieuse que désordonnée. » Après avoir présenté ses objections à beaucoup de noms modernes, le journaliste continue: « Chaque plante possède certainement un caractère assez tranché pour porter un nom anglais bien simple, que l'on ne basera pas sur les dispositions anatomiques et que l'on ne tirera pas de quelque langue morte. Déjà miss Mitford l'a signalé: « C'est une chose fort difficile que de faire faire bonne figure, même en prose, aux noms de *Maurandia*, d'*Alstræmeria* et d'*Escholtzia*, qui désignent cependant les fleurs les plus communes de nos jardins; il faut des mots bien barbares et bien tristes pour décrire les scènes brillantes et gracieuses du mois de juin. » Et pourtant qu'est-ce que cela auprès des *Pollopostémonopétales* et des *Éleuthéromacrostémones* de Wachendorf, auprès des additions journalières qu'on a faites au nom primitif, *Izactepotzacuxochlit-icohueyo*, ou même auprès de la dénomination plus classique d'*Erysimum peruvianum*? Il en est de ces mots comme du nom grec *Spermagoraiolekitholakanopolides*: on ne peut les prononcer que les jours de fête lorsqu'on n'a rien autre à faire.

« Mais, d'ailleurs, la confusion est à son comble, car nos botanistes, non contents des noms qu'ils vont chercher si loin, les changent incessamment. C'est donner, dans le monde des fleurs, une preuve évidente d'ignorance, que d'appeler notre vieil ami le Géranium autrement que *Pelargonium*; la Glycine (*G. sinensis*), dont le célèbre échantillon des jardins de Chiswick fournit, sur un seul tronc, plus de neuf mille grappes d'un lilas superbe, porte aujourd'hui le nom de *Wistaria*; l'*Enothera* annuel, plante californienne dont la connaissance est toute récente, est déjà devenu le *Godetia*; tandis que le bel *Hemimeris* rouge, autrefois nommé *Celsia*, doit recevoir aujourd'hui une troisième désignation, celle d'*Alonsoa*; et notre liste est loin d'être épuisée. Il résulte de là que l'homme doit employer la première partie de sa vie à se mettre au niveau de l'état actuel de la science botanique, et la seconde moitié à s'habituer aux changements, aux innovations qui ont lieu. Encore devons-nous nous estimer heureux de ce que l'opinion publique résiste quelquefois au caprice individuel et aux changements proposés: ce qui s'est fait, par exemple, lorsqu'il s'est agi de substituer aux mots *Dahlia* et *Escholtzia* les noms de *Georgina* et de *Chryseis*. » (L'AUTEUR.)

Je ne désire point voir la botanique exclue du programme ordinaire de l'éducation. Il est peu de sciences plus intéressantes, il en est peu dont l'étude soit poursuivie avec autant d'ardeur ; mais c'est précisément contre cette ardeur excessive que je veux vous mettre en garde. La botanique est un excellent exercice pour les esprits encore jeunes ; elle donne l'habitude de l'observation et fortifie la mémoire ; elle est à la fois une occupation convenable et un plaisir sans danger : elle peut donc à juste titre faire partie de l'éducation des jeunes gens. Je suis même convaincu que l'esprit et le corps retireront plus d'avantages de cette étude que d'une foule d'autres travaux, qui mettent dans les écoles les enfants à la torture. Mais il importe aussi de ne pas dépasser de justes limites, et les jeunes gens qui sont sérieusement engagés dans les études médicales et chirurgicales ne doivent pas conserver l'espérance de devenir des botanistes accomplis.

Je dois en outre vous faire observer combien il est fâcheux que les noms des plantes soient soumis à d'aussi fréquents changements. Ce qui était anciennement appelé *Stilozobium* est devenu successivement *Dolichos* et *Mucana* ; la mousse d'Islande a passé du nom de lichen à celui de *Cetraria*, et le *Secale cornutum* s'est vu transformé en *Acinula clavus*. Il faut aujourd'hui faire précéder le nom de l'*Uva ursi* du prénom *Arctostaphylos* ; notre ancienne dénomination du jalap, privée d'abord de son préfixe *Convolvulus*, a dégénéré plus tard en *Ipomœa*, pour être enfin convertie plus récemment en *Exogonium*. Tous ces changements sont inutiles, pour ne pas dire nuisibles, et ils ont ce résultat singulier de créer trois vocabulaires entièrement différents, un pour les jeunes gens, un autre pour l'âge mûr, un troisième pour la vieillesse. La matière médicale telle qu'elle est enseignée aujourd'hui, est pour les élèves une véritable pierre d'achoppement. Non contents, en effet, de décrire les drogues simples et les préparations dans lesquelles elles entrent, les professeurs se complaisent dans les détails les plus minutieux sur leurs caractères, sur leur histoire naturelle : aussi l'étudiant ne peut apprendre les propriétés de la cire d'abeilles, sans s'égarer d'abord au milieu des difficultés de l'entomologie ; il ne peut connaître l'ichthyocolle, sans charger d'abord sa mémoire de tous les noms barbares des classifications ichthyologiques.

Les mêmes reproches atteignent directement la chimie. C'est une science au moins aussi intéressante que la botanique, et les médecins sont exposés à lui consacrer trop de temps. Le *Medical Gazette* a publié des observations importantes sur ce point, je vous y renvoie. Elles se

font remarquer par une grande rectitude de jugement, et vous les trouverez dignes de toute votre attention. Je sais que je vous paraîtrai paradoxal en disant que vous n'avez pas besoin de savoir beaucoup de chimie pratique ; et pourtant, si vous allez chez un bon pharmacien avec de l'argent dans votre poche, vous y trouverez très-bien préparés tous les produits désirables. Mais, dira-t-on peut-être, un médecin ne peut faire ses prescriptions sans une connaissance profonde et étendue de la chimie. C'est encore là une assertion que je ne saurais admettre. Une étude tout à fait superficielle vous fera connaître les substances incompatibles, et une légère attention vous préservera de toute méprise importante ; vous savez tous, en outre, que nos meilleures prescriptions renferment des incompatibilités, et que beaucoup de médicaments composés, qualifiés par les chimistes d'hétérogènes et d'absurdes ; jouissent néanmoins d'une efficacité positive. J'accorde que quelques connaissances chimiques sont utiles ; il ne s'ensuit pas que vous deviez être des chimistes accomplis, que vous deviez pénétrer tous les mystères de la science, ou avoir la mémoire remplie de nombres atomiques, de symboles et d'équivalents.

Je vous dirai pour la chimie ce que je vous ai dit déjà pour la botanique : que les élèves suivent un ou deux cours de chimie pour se préparer à l'étude de la médecine, soit ; mais ce travail ne doit jamais leur faire désertier l'hôpital, ne fût-ce qu'un seul jour. Ils doivent, en outre, s'attacher à la chimie organique, à la pharmacie, bien plus qu'aux notions philosophiques et purement théoriques.

Je sais bien que l'on met en avant certaines questions de jurisprudence médicale dont la solution exige des connaissances chimiques très-étendues ; vous serez appelés, vous dit-on, à constater la présence des poisons qu'un accident malheureux ou une main criminelle aura mêlés aux substances alimentaires : comment ferez-vous face à ces circonstances difficiles ? Le moyen est aisé, vous dirai-je à mon tour ; vous refuserez d'entreprendre de telles recherches, et vous en appellerez aux hommes vraiment compétents. Croyez-vous qu'un homme engagé dans la pratique soit en état de résoudre de tels problèmes ? Quel médecin, quel chirurgien pourrait sans crainte aborder ce sujet ? Je faisais, il y a trois ou quatre ans, des leçons sur la médecine légale, et je les préparais avec le plus grand soin ; et pourtant si l'on m'appelait aujourd'hui pour une expertise d'empoisonnement, je refuserais en arguant de mon incompetence. Comment donc surmonter ces difficultés ? C'est là un point qui touche aux intérêts de la société tout entière : car s'il